Autour d'une morte

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 6 (204), décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1992). Autour d'une morte. *Liberté*, 34(6), 47–66.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

AUTOUR D'UNE MORTE

— Cinquante-deux. Cinquante-quatre. Là, ce sont les numéros pairs. Il faut donc regarder de ce côté-ci. Soixante-trois.

Marie s'arrêta de compter et se tourna vers son mari qui conduisait.

— Tu as bien dit soixante-treize?

L'homme grommela une sorte de réponse. Les adresses, ce n'était pas son affaire. Il pouvait tenir un volant pendant des heures sans montrer la moindre fatigue. Ne pas manger, ne pas dormir. Mais les adresses, les numéros de téléphone, les comptes à payer, les rapports d'impôt lui paraissaient d'horribles casse-tête.

— Soixante-treize!

C'était une maison aux bardeaux bleu acier, entourée de très vieux arbres entre lesquels couraient une vingtaine de lampions en plastique. La pelouse était encombrée de meubles de jardin, d'un barbecue, de plats pour les chiens, d'une table de pique-nique et d'une piscine autour de laquelle on avait dressé une plateforme en bois qui servait de tremplin. Deux voitures étaient garées un peu en retrait. Plus loin, on voyait une troisième voiture et, tout au fond, là où le gazon donnait sur la rue voisine, une quatrième, apparemment hors d'usage.

La voiture des visiteurs alla rejoindre les autres véhicules. Comme personne ne venait à sa rencontre, le couple ne savait trop quelle conduite adopter. Fallait-il attendre

dehors que quelqu'un se manifeste? Frapper à la porte? Crier bonjour à la cantonnade? Un bébé, qui marchait depuis peu, les accompagnait. Ravi de pouvoir se dégourdir les jambes, il couinait comme un jeune animal et entreprit aussitôt l'exploration du terrain, riche en trésors de toutes sortes.

Sous la voiture abandonnée dépassaient les jambes d'un homme. Les roues arrière avaient été enlevées et posées dans l'herbe. On avait desserré les boulons de la troisième roue, puis l'ouvrage semblait avoir été laissé en plan. L'homme s'extirpa de sous la voiture en s'aidant de ses pieds. Sale et absorbé par son travail, il tournait le dos aux voyageurs. Marie le salua d'une voix douce.

— Bonjour John.

L'Américain se retourna, le visage radieux.

— *Here you are!*

Les deux hommes se donnèrent l'accolade. Ils s'étaient connus aux funérailles de l'oncle Georges, qui remontaient à l'hiver précédent, et avaient fraternisé tout de suite.

John se tourna vers Marie, la cousine de sa femme, et lui demanda s'ils avaient fait bon voyage.

— *It's so nice to see you!*

Au moment de l'embrasser, il hésita un peu. Marie l'intimidait. John était beau, d'une beauté bourrue, toute en arêtes et en cicatrices. Des Portugais, il avait les cheveux noirs et le teint mat. La moitié droite de son visage était parsemée de grandes taches claires et lisses, presque roses, qui débordaient sur le bras droit. Ces taches lui donnaient le charme étrange des grands blessés, mais John n'en savait rien, et quand on le présentait à une femme, il s'excusait d'être né comme ça, d'avoir horrifié sa mère et toutes les femmes, sauf la sienne. Les femmes ne l'aimaient que davantage.

On entendit japper et le bébé se précipita vers deux chiens qui accouraient joyeusement, suivis de Lorraine, la femme de John. Lorraine n'était pas très grande; elle portait

un bermuda qui montrait les plis de la graisse aux genoux. Les deux femmes se sourirent.

— Comme c'est drôle! Je venais justement de demander à John quelle heure il était. Vous êtes partis du Canada plus tard que prévu?

— Non, répondit Marie. C'est à cause du petit. Tu m'avais dit de compter six heures pour le trajet, mais, avec un enfant, il faut s'arrêter souvent.

Les chiens bondissaient autour d'eux, reniflaient les nouveaux arrivants; ils bousculaient le bébé, peu assuré sur ses jambes.

— Je n'ai pas souvent l'occasion de parler français, dit Lorraine lorsqu'ils furent installés sous les arbres, une bière glacée à la main.

Tout en observant John à la dérobée, Marie lui répondit:

— Je croyais qu'il y avait beaucoup de Canadiens français à Fall River?

John ne comprenait rien à la conversation. Sans cesser de sourire à la ronde, il veillait aux besoins de chacun en bière fraîche, déplaçait un fauteuil pliant dès qu'il se trouvait en plein soleil, souriait encore. Dans le doute, il prononçait les seuls mots qu'il connaissait en français: oui, oui.

Il savait aussi chanter avec une belle voix de basse *Alouette, je te plumerai*. Avant son mariage, John avait été dans la Marine, ce qui l'autorisait à fréquenter le club des vétérans de Fall River. Vers trois heures du matin, tous ces vétérans éméchés se souvenaient que l'un des leurs avait épousé une Canadienne française et réclamaient *Alouette* en chœur. Pour faire taire leurs cris, John s'exécutait et, comme il était souvent le plus imbibé de tous, il retrouvait un moment l'insouciance des années passées dans la Marine.

— Ici, les enfants ne parlent pas français, expliquait Lorraine. Seulement les vieux dans les hospices. Moi, je parlais un peu avec ta tante Béatrice quand j'allais la voir.

Une auto s'engagea dans l'entrée. C'était une grosse

six-cylindres couleur or avec une bande noire sur les portières. Lorainne bondit sur ses pieds.

— C'est Judy-Ann, ma fille. Elle revient de l'hôpital.

La jeune fille, qui portait encore sa coiffe et sa tenue d'infirmière, s'avança en souriant. On vit apparaître derrière elle une autre voiture.

— Et voilà Donald, mon fils.

Avec de grands gestes, John cria à Donald de se dépêcher, que ses amis du Canada étaient arrivés et attendaient de faire sa connaissance. L'Américain était déjà un peu ivre.

Lorainne présenta ses enfants. Elle était visiblement très fière d'eux. Elle négligea ses invités pour s'enquérir de leur journée de travail, s'ils étaient fatigués, s'ils avaient faim. Armé d'une pelle et d'un seau de plastique, le bébé s'affairait dans les trous qu'avaient creusés les chiens autour de la maison. Le soleil glissait lentement derrière le rideau des arbres.

Marie était venue à Fall River avec son mari pour représenter la famille aux funérailles de la tante Maximena, dont elle ne savait rien. En revanche, elle connaissait bien la vie à Fall River, par sa grand-mère, intarissable sur ce sujet.

Combien de fois lui avait-elle raconté que Fall River n'était pas une grande ville? «Pourtant, ajoutait-elle, sans que Marie songe à s'impatienter, on y trouvait cinq églises: l'église catholique des Canadiens français, l'église anglicane, l'église protestante des Américains, l'église catholique des Portugais et l'église catholique des Polonais.» L'église catholique des Canadiens français était la plus jolie, concluait invariablement la grand-mère de Marie: c'est là qu'elle avait épousé son grand-père.

Lorainne avait confié à Donald la responsabilité du barbecue. Le jeune homme avait déjà quitté ses vêtements de travail. La chaîne de magasins à rayons qui l'employait fournissait à ses travailleurs une chemisette et un pantalon lie-de-vin, aux couleurs de la compagnie. Donald leur pré-

férait le jean et le tee-shirt qu'il portait maintenant. Il allait nu-pieds entre les canettes vides qui jonchaient le sol. Le pied droit de Donald était difforme, plus petit, légèrement tourné vers l'intérieur. Il boitillait et, comme son père, ne cessait de sourire à la ronde et de dire *merci*. Marie proposa de l'aider au barbecue, mais il refusa. Le sourire qui flottait sur son visage se transforma en grimace comique quand il passa la main au-dessus des charbons de bois brûlants.

Lorraine le regardait faire.

— C'est un bon garçon. Ce n'est pas comme John.

En disant cela, elle jetait un regard en biais à son mari. John ne cessait pas de sourire. Seul un imperceptible battement des cils montrait qu'il avait parfaitement compris. Son épouse renchérit.

— Oh! Il sait ce que je pense de lui. Ne t'inquiètes pas. Ça ira, Donald?

Le garçon nettoyait la grille du barbecue avec une brosse grossière. Sans lever les yeux de son ouvrage, il voulut répondre à sa mère qui avait oublié de s'adresser à lui en anglais, mais renonça et laissa tomber un «oui, oui» passe-partout. Les invités le taquinèrent gentiment sur son accent. Le garçon rougit.

La grand-mère de Marie s'appelait Adélia. Elle aimait raconter à sa petite-fille les visites qu'après son mariage elle rendait à sa famille demeurée en Nouvelle-Angleterre. «Quand venait l'heure de partir, je te jure que tout le monde se mettait à pleurer. Et moi aussi, je pleurais. J'embrassais mes sœurs, mes beaux-frères, leurs enfants et mes tantes. Les voisins pleuraient. Et aussi les amis des voisins qui étaient venus me dire au revoir.» Ces scènes avaient souvent lieu à la gare où la tribu l'accompagnait. «Je leur promettais de revenir. Ton grand-père ne comprenait pas que je veuille retourner là-bas, mais je suis sûre que toi, tu le peux, pas vrai?»

Marie observait Paul, son mari, qui conversait avec John. Les deux hommes avaient croisé la jambe et on aurait

dit que leurs pieds qui se frôlaient par intermittence prenaient part à la conversation. Les hommes échangeaient des cigarettes avec la connivence de ceux qui se sont spontanément reconnus. Paul était un homme d'âge mûr. Il se tournait de temps à autre vers sa jeune femme et lui souriait, l'air de dire: «Tu vois, je tiens ma promesse, je ne bois pas».

Marie voyait les canettes vides s'accumuler sur le sol. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Donald abandonna soudain le barbecue et entreprit de les ramasser. Très vite la poubelle fut pleine et, comme on n'était que le premier jour, le jeune homme crut bon de se munir de trois grands sacs-poubelle qu'il posa sur un coin de la table. Après les cigarettes, Paul et John faisaient l'éloge comparé des bières américaines et canadiennes.

Se sentant observé, John sourit à Marie et lui adressa quelques mots sans importance, qu'elle oublia aussitôt. Sans savoir pourquoi, elle ne l'avait pas quitté des yeux. Marie s'en voulut du trouble qu'il faisait naître en elle.

Lorraine lança à la ronde:

— Maudit Portugais!

Tous éclatèrent de rire, John aussi.

Parlait-il portugais? demanda Marie. Pratiquement pas. Deux ou trois mots pour épater les copains au club. John était un immigrant de la deuxième génération. En mettant le pied en Amérique, son père avait voulu que ses enfants deviennent américains et qu'il en soit fini à tout jamais de leur misère. Sa mère n'avait pas insisté. En revanche, la grand-mère tenait beaucoup au portugais, mais John avait sept ans quand elle était morte: elle n'avait pas eu le temps de lui apprendre quoi que ce soit.

John sourit avant d'avaler une gorgée de bière. Qu'on s'intéresse à lui n'était visiblement pas la règle. La bière de Marie était devenue tiède. Il s'en aperçut et s'empressa de lui en apporter une autre. Le bébé avait faim. C'était l'heure de manger, mais les hommes, l'estomac gonflé de bière,

n'avaient pas faim. On mangea dehors, des steaks trop cuits, aussi grands que les assiettes qui les contenaient. Sur un signe discret de sa mère, Judy-Ann posa un grand plat rectangulaire devant les invités. Marie s'exclama :

— Du gratin!

— Des patates avec du fromage, dit Lorainne. Je pense que ce sera bon. Sers-toi.

Les femmes mangèrent de bon appétit. Le bébé réclama une seconde portion. Les os des steaks s'amoncelaient au bout de la table et excitaient les chiens. Lorainne les calmait de temps à autre par un ordre bref. Les bêtes cessaient de haleter un moment et recommençaient l'instant d'après.

— Maman. Pipi.

Marie prit l'enfant par la main, s'excusa et quitta la table. Sa cousine lui dit d'aller «par là», qu'elle y trouverait les toilettes. Parce qu'on avait gardé les stores baissés, la maison était fraîche et le contraste surprit agréablement Marie.

Dans la cuisine, la vaisselle sale de plusieurs jours s'empilait dans un coin. Des assiettes trempaient dans l'évier. Des bouteilles vides de bière, un carton de lait et des fruits moisissés par la chaleur finissaient d'encombrer la table. Par la porte béante, le four éclairait la pièce. Marie recommanda à l'enfant de ne toucher à rien, puis se dirigea vers la droite. Au passage, elle vit la poubelle qui débordait.

*

Ils arrivèrent au salon funéraire vers sept heures. John avait proposé de visiter la ville et ils étaient partis plus tôt. Restée à la maison avec son frère, Judy-Ann s'occupait du bébé.

Comme celle de John et de Lorainne, la plupart des maisons de Fall River avaient été construites au début du siècle. Mêmes bardeaux gris, mêmes pignons, même véranda garnie d'une moustiquaire.

Les deux hommes étaient assis à l'avant. Lorainne ne parlait pas beaucoup. John montra du doigt quelques boulangeries portugaises. Des miches rondes trônaient derrière la vitre. *Pan y pastria*. Lorainne haussa les épaules.

— Leur pain est trop sucré. J'en achèterai demain pour te faire plaisir, mais tu seras déçue.

Elle ajouta que les pains avaient perdu leur croûte à cause du papier cellophane. Lorainne répéta:

— Ce n'est pas du pain, tu verras.

— Une sorte de brioche, sans doute? murmura Marie.

— Je ne connais pas ce mot.

Lorainne se tut.

Après les vitrines des boulangers, il y eut celles des tailleurs et des cordonniers. Celles des 5-10-15. Enfin, la salle de billard. Les filatures étaient plus loin. La mémoire de Marie notait les détails à toute vitesse. Ils passèrent devant l'église portugaise, une église bariolée, peinturlurée, avec des vitraux naïfs et criards. La façade était enveloppée de banderoles de toutes couleurs. Marie s'étonna et, encore une fois, sa cousine vint à la rescousse.

— C'est pour leur fête. Elle vient d'avoir lieu. Les banderoles partiront bientôt.

Lorainne avait insisté sur le mot *leur*, comme si elle pensait que cette vulgarité ne la concernait pas. John ne dit rien. Paul avait soif et était embêté par la présence des femmes qui l'empêchait d'acheter quelques bières qu'il pourrait boire en route. Sur le parvis, deux enfants jouaient aux billes; un chien leva la patte pour pisser; deux hommes sortirent une pipe de leur poche. Dans les petites rues, le soleil s'attardait. C'était l'heure où l'on sortait dans la rue les bébés en pyjama pour qu'ils prennent l'air avant d'aller au lit. L'heure où leurs aînés n'avaient pas encore tout envahi et où il faisait bon flâner en famille.

John arrêta la voiture devant une porte semblable aux autres, devant laquelle brûlaient deux grands cierges. Il fit descendre tout le monde et dit d'entrer sans lui, qu'il garait

la voiture et les rejoindrait. Quand John entra, un murmure de joie parcourut la pièce et Lorainne comprit une fois de plus que son mari était ici chez lui. La voix pleine de reproches, elle persifla à l'oreille de sa cousine:

— La femme de ton grand'oncle a toujours refusé d'apprendre l'anglais. Elle ne voulait pas du français non plus. Elle répétait: je suis portugaise. Pour elle, le portugais était bien suffisant.

La pièce était sombre, petite et ressemblait au modeste salon de n'importe quelle maison d'ouvriers. Une dizaine de chaises étaient alignées au fond. On trouvait le cercueil en entrant. Un prie-dieu, deux couronnes de chrysanthèmes, un lutrin sur lequel était posé un livre de prières et une banderole — encore une banderole: *To our beloved Maximena*.

La femme reposait, les traits sévères; minces comme les extrémités scellées d'un parchemin, les lèvres dessinaient une sorte de rictus.

Marie ne savait trop quel nom donner à ce vieillard, le frère cadet de sa grand-mère, qui pleurait à grand bruit et gênait tout le monde. Elle n'osait pas l'approcher et c'est Lorainne qui prit les devants.

— Oncle Jean, voici la petite-fille de votre sœur Adélia. Elle est venue du Canada.

L'homme releva la tête. Ses doigts effilés lui tinrent lieu de mouchoir. Il se pinça le nez. «Dieu, qu'il lui ressemble», pensa Marie. Elle redevint aussitôt une petite fille; elle n'était pas mariée et, dans son dos, Paul rapetissait à toute vitesse. Son grand'oncle avait le regard doux et inoffensif des myopes, un regard qu'elle avait vu tant de fois à sa grand-mère. Le vieillard sembla se ressaisir.

— Oui... parler français, c'est bien...

Mais ces mots eux-mêmes n'étaient qu'un sanglot murmuré. Marie eut envie de le bercer comme elle aurait voulu bercer sa grand-mère quand elle pleurait sur des photos

jaunies. Le même regard soumis. Elle se dit que Jean devait avoir obéi à Maximena comme Adélia avait obéi à Georges.

On voyait que le vieil homme avait beaucoup aimé sa seconde femme — au-delà de ce qui était convenable. Les sanglots reprirent, sans que l'oncle Jean s'occupe davantage de Marie. Plus tard, il lui dit :

— Je me souviens de la dernière fois où je suis allé au Canada. Ton frère avait les jambes si courtes que le moindre brin d'herbe le faisait tomber.

Et disant cela, il regardait tendrement Marie qui devenait un souvenir.

Mais pour l'heure, il n'y avait que des pleurs. Estimant sans doute que les sanglots du vieillard devenaient trop indécents, deux hommes surgirent de l'angle du salon où ils s'entretenaient à voix basse. Ils s'approchèrent, l'œil sombre, les cheveux lisses et noirs, les dents très blanches et pointues. Lorainne se pencha vers Marie :

— Voilà ses fils. Des bessons.

Marie comprit que ces deux-là voulaient calmer leur père. Elle se pencha vers son grand'oncle.

— Il y a décidément beaucoup de jumeaux dans notre famille. Mon père aussi a une sœur jumelle. Rappelez-vous.

Le vieillard parut soudain intéressé et en oublia de pleurer.

— Oui, je me souviens. La vie était très dure pour Adélia. Elle me l'écrivait souvent dans ses lettres. *She was forty-two by that time*, tu sais.

Les jumeaux avaient été les derniers enfants d'Adélia. Les bessons retournèrent s'asseoir près de leurs épouses : deux femmes courtes, grasses, aux traits accusés.

— Portugaises aussi, dit Lorainne à qui rien n'échappait.

Les deux femmes ressemblaient à leur belle-mère. Elles étaient bâties comme des forteresses, capables d'encaisser tous les coups jusqu'à tomber sous le dernier. Tous les hommes ressemblaient à John. Ils fumaient et, de temps à

autre, échangeaient des bouts de phrases avec gravité. Paul se tenait près de John et ne semblait pas s'embêter. Marie s'éloigna pour ne pas fatiguer le vieillard. Lorainne vint la rejoindre.

— Ses fils, *they're no good*. Ils se chicanent tout le temps et ils ont chassé leur vieux père de la maison.

John, Paul et les bessons avaient gagné le fumoir, qu'on devinait dans la pièce voisine. Là, les hommes grillaient cigarette sur cigarette. Il leur arrivait de rire, sans qu'on sache trop pourquoi. Des rires brefs qui semblaient leur avoir échappé, comme entre complices.

Marie demanda à sa cousine si les familles se voyaient souvent.

— Non.

Après réflexion, Lorainne ajouta :

— Ce n'est pas parce qu'on habite la même ville, et qu'on est parents, qu'on est forcément amis.

À côté du cercueil, une image de la Vierge, la tête couronnée de fleurs, rappela à Marie le petit catéchisme et, l'instant d'après, une histoire qui l'avait fait pleurer, enfant. Une petite fille habitait les collines. Quand elle descendait au village, elle passait devant une chapelle couverte de mousse. Derrière la grille de fer forgé se tenait la statue de la Vierge, qui se sentait bien seule, parce que personne ne lui rendait visite. La petite fille ne manquait jamais de déposer un bouquet de fleurs des champs et ainsi, croyait-elle, la Vierge était moins triste. Un jour, la petite fille rentra du village plus tôt que d'habitude. Elle vit que des garçons venaient tous les jours piétiner ses fleurs. La petite fille ressentit un grand chagrin de voir ainsi abîmer son offrande, mais, concluait l'histoire, le chagrin de la Vierge, qui avait tous les jours sous les yeux le spectacle de la méchanceté des hommes, était plus grand encore.

Au fumoir, le ton avait monté. Les hommes se donnaient de grandes claques dans le dos. La fumée était si dense qu'on ne distinguait plus leurs visages, on n'enten-

dit que leurs éclats de voix. Lorraine parut agacée et détourna la tête. Tout occupé à présenter son ami canadien-français aux Portugais de sa belle-famille, John ne voyait pas sa femme. Puis, d'un même geste, les bessons éteignirent leur cigarette et s'approchèrent de leur père qui avaient recommencé à pleurer. Ses fils parlaient à voix basse et lui tapotaient l'épaule.

Ce fut une veillée funèbre sans histoire. Des gens étaient venus, puis repartis. Des familles complètes s'étaient présentées, qui entraîneraient dans leur sillage des adolescents endimanchés et policés. Une jeune fille n'avait parlé à personne; elle portait un rouge à lèvres sombre, presque noir. Marie avait tout vu: les coiffures, les gestes du chagrin, les vêtements, jusqu'à la toile accrochée au mur, au-dessus du grand registre de l'entrée.

— Qui est l'artiste?

Ce furent les seuls mots qu'elle échangea avec son mari. Il eut l'air étonné. Sa femme ne lui adressait pas souvent la parole. Paul avait la passion du jeu. Depuis que Marie avait renoncé à attendre l'insouciant qui jouait aux cartes avec ses amis d'un soir, pardonner lui avait été plus facile. Qu'il passe désormais les nuits dehors, elle s'en fichait complètement, pourvu qu'il la laisse dormir avec son petit dans la maison tiède! Elle ne l'entendait plus rentrer. Paul finissait la nuit sur le divan du salon et, quand elle descendait à la cuisine préparer le biberon de six heures, c'est là qu'elle le trouvait.

Les choses auraient pu continuer ainsi encore un moment, s'il n'y avait eu l'accident. Ce matin-là, Marie avait aperçu la voiture bosselée de la fenêtre de la cuisine. Vers dix heures, les policiers étaient venus. Sans ménagement, elle avait secoué Paul qui dormait encore. Le bébé avait faim et il fallait répondre aux questions, faire asseoir les visiteurs, signer des convocations, payer, toujours payer. Quand pourrait-elle nourrir tranquillement son bébé? Le bercer. L'endormir doucement. S'endormir avec lui une fois

pour toutes. Marie ne pardonnait pas à Paul de lui avoir donné de telles pensées.

Paul n'avait pas répondu à la question, trop occupé à supputer quel retour en grâce elle pouvait signifier pour lui. Il en allait autrement pour John, qui cherchait toujours l'occasion d'être agréable à ses invités. Au regard et au geste de Marie, il avait compris ce qu'elle désirait. En deux bonds, il avait été près du tableau, à chercher une signature — improbable, puisqu'il s'agissait d'une reproduction bon marché. Il était revenu près d'elle, l'air désolé: il n'y avait pas de signature. Marie avait répondu que cela ne faisait rien.

Puis un homme s'était avancé et, avec un petit sourire pâle, avait demandé à l'assistance de s'agenouiller pour une dernière prière.

Comme les gens gagnaient la sortie en devisant, on vit les bessons qui soutenaient leur père sanglotant. Lorainne voulut saluer une dernière fois cette famille qu'elle fréquentait si peu. Un des bessons s'inclina légèrement et la remercia, elle, son mari, et elle — il montrait Marie — et son mari. Ces remerciements furent le signal du départ.

Dans la rue, un chien aboya. Une grosse Chevrolet passa tout près. À l'intérieur, des jeunes gens chantaient à tue-tête. Des visages hilares apparurent aux portières. Sans raison, les adolescents lancèrent quelques insultes. John bondit et se mit à taper du pied contre la Chevrolet, qui disparut dans la nuit. Lorainne cria à son mari d'arrêter. Ça suffit! L'Américain jura.

— *Jesus-Christ! I'll kill them!*

La femme se pencha vers sa cousine en soupirant.

— Comme je déteste ces folies-là! Pourquoi faut-il toujours qu'il se batte?

Arrivée à la maison, Lorainne fit la lumière. Elle trouva Judy-Ann au salon. La télévision était allumée et la jeune fille dormait. Elle s'éveilla à l'arrivée de ses parents, bâilla

et répondit à leurs questions. Il ne s'était rien passé de spécial. Judy-Ann s'éclipsa.

Les deux hommes avaient décidé de rester au jardin. John avait d'abord ouvert deux canettes de bière, puis s'était mis à fouiller derrière la remise à la recherche de quelque chose. Paul le regardait. Il offrit mollement de l'aider, mais John refusa. Il y parviendrait tout seul, à condition d'y voir plus clair. Il fit entendre enfin un grognement de plaisir et John s'avança dans le rayon de lumière que jetait dehors la cuisine vivement éclairée où Lorraine s'affairait, claquant les portes des armoires, tournant les boutons, fouillant dans le frigo.

John exhiba un fil électrique qu'il brancha à la prise extérieure de la maison. La guirlande de lampions s'illumina et les hommes installèrent leurs chaises sous sa lueur, un peu en retrait de la maison: une position parfaite qui gardait la bière à proximité, éloignait les femmes et laissait la pénombre s'avancer dans leur dos.

Marie sortit et les aperçut. Aussitôt John chercha des yeux un fauteuil pliant, mais la jeune femme lui dit qu'elle devait d'abord aider Lorraine à préparer les plateaux de sandwiches.

— Qui a faim? ricana Paul.

Marie haussa les épaules, comme elle l'avait vu faire tant de fois à Lorraine depuis son arrivée. De la nuit qui les entourait, on vit soudain s'avancer la silhouette d'une grosse femme qui marchait en s'aidant d'une canne.

— Mrs. Grailow!

John courut à sa rencontre et s'empressa autour d'elle avec un fauteuil de jardin.

Mrs. Grailow marchait très lentement, car l'obésité la faisait se mouvoir avec difficulté. Elle soufflait et geignait, «*What an old lady am I!*», avançait d'un pas, cherchait un bras compatissant et, quand elle l'avait trouvé, se reposait entièrement sur lui. Bien qu'à moitié ivre, John joua ce rôle à la perfection.

La vieille dame se laissa tomber dans le fauteuil et garda la canne dressée entre ses jambes écartées. La nuit était chaude. Mrs. Grailow portait une robe de coton léger qui montrait des bras flasques, de larges mollets où le poil, rasé, poussait dru, et des aisselles sombres et humides. Elle habitait la maison en face. Mrs. Grailow s'enquit de Lorainne. L'œil vitreux, John répondit qu'elle était à l'intérieur.

Chaque pas épuisait Mrs. Grailow, qui était venue en voisine et se sentait incapable de gravir l'escalier de l'entrée. La voix rauque de la vieille femme parvint jusqu'aux oreilles de Lorainne, qui apparut sur le perron. Elle sembla enchantée de cette visite et, du coup, resta dehors avec les hommes. Marie les rejoignit. Une soirée tranquille commençait. Il fut question des enfants, du beau temps qui se prolongeait, des sandwiches délicieux. Mrs. Grailow faisait semblant de ne pas voir l'ivresse de John, qui commençait à devenir sérieuse.

Tout à coup, John se leva et s'éloigna dans la pénombre. Quand il avait trop bu, il se mettait en colère contre sa femme, qui le haïssait de toutes ses forces et s'enfermait dans sa chambre pour pleurer. La colère tombée, et bien qu'il soit toujours saoul, Lorainne s'approchait de lui, le secouait sans ménagement et l'engueulait. « Cette maison que tu habites, lui criait-elle, n'est pas la tienne, elle appartient à ma mère! » John en était encore au moment de l'ivresse où la réalité n'est estompée qu'à moitié et selon quelque mystérieux caprice. « Il préfère sans doute pisser dehors », dit Lorainne, qui voulut y voir un fait sans importance.

John ne revenait pas. Paul se leva à son tour et déclara solennellement qu'il se portait au secours de son grand ami. À son tour, il fut avalé par la nuit. Peu de temps après, une voiture démarrait: c'était John. La voiture reculait dans la rue avec une lenteur infinie. Son conducteur attendit d'avoir tourné le coin de la rue pour allumer les phares.

Les femmes interrompirent leur conversation, puis, comme d'habitude, Lorraine haussa les épaules.

— Ils s'en vont au Club des vétérans, j'en suis sûre.

La conversation reprit. Mrs. Grailow avait une fille. L'année dernière, Sue avait épousé Sparky, un ami d'enfance qui avait grandi deux rues plus loin.

— *You know, she had to put herself on a diet to marry him!*

Au cours de l'après-midi, Sue avait annoncé à sa mère qu'elle attendait un enfant. C'était une nouvelle magnifique, mais il y avait un problème: Sue détestait le lait. Elle devait pourtant en boire plus que jamais, le médecin l'avait dit. Le reste de l'après-midi s'était donc passé à goûter des laits de toutes sortes: lait à la fraise, lait au chocolat, etc. Mrs. Grailow était très fière de sa fille.

Et le yoghourt? Avait-elle pensé au yoghourt? Mrs. Grailow fit la grimace.

— *Plain? Surely not.*

Quelle douce soirée!

De la pénombre, un couple s'avança en souriant. La chevelure blonde de la femme dessinait une auréole sous la lumière des lampions. C'étaient des cheveux magnifiques, qui tombaient avec grâce dans le cou sans que la femme en sache rien. Maggie restait debout, la cigarette entre des doigts que les ongles rongés avaient rendus trop ronds. Le dos voûté, l'omoplate saillante, Maggie était tout en os, en angles, perpétuellement hérissée. Elle portait une chemisette de coton, largement échancrée, un short trop court qui dévoilait les plis des fesses. Couvert de rides, son visage était figé dans une grimace amère et sans fin.

Richard, son mari, était policier. Ayant tout juste terminé son quart de travail, il avait gardé son uniforme. Comme on était samedi et que la soirée n'était pas très avancée, Maggie et Richard Carroll avaient pensé rendre visite aux Fernandez. Les Carroll habitaient au bout de la rue et avaient acheté leur piscine en même temps que les

Fernandez. Où John était-il donc passé? Lorraine grimaça. Les Caroll échangèrent un sourire entendu et expliquèrent comment, cet été-là, on avait procédé à l'installation de la piscine chez les uns et les autres. Quant au Canada, c'était loin, ils ne connaissaient pas vraiment. C'était froid. Le sud de la Virginie était beaucoup mieux. Mais il ne fallait pas y penser, Maggie ne supporterait jamais cette chaleur. Sue encore moins, avec le bébé qui viendrait.

Les Caroll félicitèrent Mrs. Grailow, qui promit de transmettre leurs vœux à la future maman. Bien que divorcée depuis dix ans, Mrs. Grailow avait gardé d'excellents rapports avec son mari, qui venait souvent manger à la maison, le plus souvent accompagné de sa maîtresse. Mr. Grailow en profitait pour effectuer les nombreux travaux que réclame une maison. Il avait acheté une ferme dans le Rhode Island, grâce à laquelle sa femme et sa fille n'avaient jamais manqué d'œufs frais. Son retour dans le quartier ne passait jamais inaperçu. Les voisins avaient gardé un bon souvenir de lui, et des «Grailow!» tonitruants fusaient des pelouses.

Richard Caroll possédait une moto. Il raconta à la petite assemblée de femmes les longues balades qu'il faisait sur la route longeant le littoral. Il déroulait à mesure le paysage sous leurs yeux, le soleil dans le cou, la liberté que donne le vent. Marie se ratatina dans son coin.

Vers une heure du matin, les phares de la voiture de John balayèrent le gazon. Autour du groupe, la pénombre frémit de nouveau.

Paul vint s'asseoir à côté de sa femme en s'efforçant de paraître aussi digne que possible. Il voulait marcher posément. Il en fut incapable. En traversant le cercle formé sous les lampions, il trébucha sur un des chiens, endormi aux pieds de sa maîtresse. La bête cria. Lorraine sursauta. Paul allait tomber; il dut s'accrocher aux genoux de Mrs. Grailow qui ne put s'empêcher de rire.

— *The poor men have better go to sleep.*

Marie ne fit aucun geste pour aider son mari. Elle le regardait, écœuré. Était-ce l'homme qui l'avait séduite? Après quelques secondes, pendant lesquelles personne ne sut s'il allait s'affaler ou non, Paul se laissa tomber sur une chaise de jardin. L'instant d'après, il entreprit d'enfermer la main de sa femme dans la sienne. Paul aimait à se représenter une sorte de tableau, où il figurait, assis bien droit et sûr de lui. Marie se tenait debout derrière lui et posait tendrement une main sur son épaule. Le couple était souriant et heureux. Dans ce brouillard confus qu'était maintenant devenue la réalité, il semblait à Paul que le tableau ne commencerait à prendre forme que s'il tenait la main de sa femme enfermée dans la sienne. Il fit plusieurs tentatives que Marie accueillit chaque fois avec dédain.

La situation de John était différente. Il se réjouit de la présence de Richard Carroll, de sa femme et de Mrs. Grai-low. Lorainne ne dirait sans doute rien devant les voisins. John se pencha vers la glacière qu'il avait glissée sous la table de pique-nique et proposa une tournée générale. Maggie s'était approchée de Lorainne et les deux femmes conversaient à voix basse. Lorainne sortit un kleenex et se tamponna les yeux.

Penché sur sa réserve de bière, John ne voyait rien. Au club, racontait-il à Richard Carroll qui l'écoutait avec bienveillance, Paul et lui avaient retrouvé Manuel. Comme ils avaient ri tous les trois! Manuel avait été ravi de rencontrer un Canadien et, pour la circonstance, avait payé le cognac à tous les vétérans. Comme il faisait bon là-bas, au chaud entre amis, avec la lumière partout et les rires! Personne ne vous reprochait quoi que ce soit. Voilà, au fond, où se trouvait sa vraie famille! Richard opinait de la tête en souriant. Une bière à la main, John vint s'asseoir près de son ami policier. Comprendait-il ça, lui? Richard Carroll jeta un bref regard à Maggie, qui avait passé les bras autour des épaules de Lorainne. Oui, il comprenait.

John vida d'un coup la moitié de sa bière. Il buvait à même le goulot, la tête renversée en arrière, chaque gorgée faisant monter et descendre la pomme d'Adam. Quand John eut fini de boire, un peu d'écume resta sur les lèvres, puis coula sur le menton. Il s'essuya et s'avisa alors que sa femme pleurait. Il fut aussitôt pris de rage. Lançant la bouteille à toute volée, il se leva et commença à crier. Où était sa vraie famille? Il venait de le dire à l'instant! Là-bas, on l'aimait. Ici, les chiens l'aimaient mieux que cette chienne qui pleurait dans son coin.

John se planta au milieu de la rue Pershing et cria le plus fort qu'il put:

— *My wife is a bitch!*

Il gesticulait. On vit des lumières s'allumer aux fenêtres.

— *I should kill her!*

Humiliée, Lorraine répétait, en français, «le cochon! le cochon!». Elle suivit Maggie, qui l'entraînait déjà à l'intérieur, mais se ravisa en apercevant Mrs. Grailow. Lente et grosse comme elle l'était, pourrait-elle les suivre rapidement et se mettre à l'abri? La vieille dame comprit les hésitations de sa voisine. Elle fit le geste de congédier les deux femmes.

— *Go, go. Old ladies like me are not afraid of any man.*

Richard Caroll essaya de ramener John à la raison. Qu'il quitte d'abord la rue, qu'il retrouve son gazon, ses invités, qu'il s'assoie. John ne voulait pas. Quelques fenêtres se refermèrent, des lampes s'éteignirent. Mrs. Grailow demeurait assise. Elle regardait droit devant elle en tenant fermement le pommeau de sa canne.

Paul voulut intervenir à son tour. Il se leva, chancela, retomba sur sa chaise et fit une nouvelle tentative, qui réussit. Les trois hommes étaient dans la rue. Le policier avait étendu les bras sur les épaules des deux ivrognes et leur parlait doucement, comme à des enfants.

Marie regarda Mrs. Grailow qui lui sourit. La vieille

dame paraissait gênée. «Je voudrais être vieille et grosse», pensa Marie. Mrs. Grailow ne disait rien.

Dans la rue, les hommes discutaient ferme. On entendait des éclats de rire mêlés aux éclats de voix.

Le gazon était couvert de canettes vides. Des assiettes de carton, les croûtes des sandwiches à côté des mégots, l'eau des chiens où flottaient les croquettes de moulée détremées, l'odeur de levure fermentée qui montait du sol, le plastique des lampions, fendillé par endroits et qui laissait passer la lumière blanche et crue, la sauce figée au fond des plats, la table qui n'était pas débarrassée, la poubelle qui débordait, et qui aurait dû les contenir tous, avec Marie, la première enfoncée, écrasée, piétinée, anéantie, si heureuse de disparaître.

Cependant, Paul vomissait. À peine écarté du groupe, le front appuyé contre un arbre, soufflant, gémissant, ahanant, il se soulageait l'estomac. Mrs. Grailow ne disait rien. Dans quel délicieux songe de lait à la fraise se trouvait-elle?

Les fleurs piétinées. Les convocations à signer. Le bébé qui avait faim. Payer, toujours payer. La Vierge si triste. «Je voudrais un vieillard doux pour me pleurer», songea Marie qui vit, au même moment, comme un ange sombre voler au-dessus des arbres.

L'enfant de Paul et Marie dormait paisiblement à l'étage dans un petit lit de camp que Lorainne avait dressé à son intention. Ses fesses pointaient vers le plafond. Sa respiration était régulière, ses joues duveteuses. Toute la douceur du monde était descendue sur lui.